

## La pureté contagieuse

Renaud Longchamps

Numéro 63, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21211ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Longchamps, R. (1996). La pureté contagieuse. *Nuit blanche*, (63), 22–25.

# La pureté contagieuse

Par  
**Renaud Longchamps**



C'est le matin. J'ouvre mon quotidien. Les journalistes dorment au gaz, comme d'habitude. Maintenant qu'ils sont gras et gros, ils font de l'ombre aux économiquement maigres et aux *poqués* de la *syphilisation* occidentale.

Une fois de plus, les vieilles et arrogantes démocraties libérales recyclent leurs discours surannés sur la mondialisation des marchés, la déliquescence des États-nations et le bonheur total garanti par le capital nomade. Celui des riches et des baveux. Celui des riches baveux. Les mêmes anciennes puissances coloniales et impérialistes (Angleterre, France) nous rebattent les oreilles avec leur libéralisme de *broche à foin*. « Pensez grand », proclament-ils, tout en jetant un coup d'œil attendri sur leur compte en banque secret en Suisse. Les laudateurs sont légion, défroqués du marxisme, de l'anarcho-syndicalisme et de l'utopisme écologique. Et le catapultage d'essais socio-économiques et sociopolitiques remplace la diplomatie de la canonnière. Les jeunes-vieux impérialistes (États-Unis, Japon) nous proposent un discours de loup invité dans toutes les chancelleries-bergeries de la planète, où la doctrine Monroe voisine la « sphère de coprosperité » japonaise de sinistre mémoire. Triste retour des prédateurs, des dominateurs, des exploiters. Triste retour des colonisés, des dominos dominés, des Ti-Cul écartés, des *discartés*, des « Ti-Coune » à la *toune* branchée au canal de Love Canal.

Aujourd'hui la Terre tourne un peu moins vite, alourdie par les nouvelles armes produites, dans la nuit, par ces mêmes gouvernements, à l'abri des pacifistes dépassés et des éditorialistes débranchés. Aujourd'hui, les naïfs s'égosillent sur les essais d'armes nucléaires obsolètes tandis que dans les sombres souterrains sont mises au point les armes du futur, bombes à plasma et autres armes à antimatière. Imaginez ! Depuis plus de dix ans, nos apprentis-sorciers ont réussi à confiner dans des enceintes magnétiques et à cristalliser l'antimatière produite par les accélérateurs de particules. Cent grammes d'antimatière possèdent la puissance destructrice de quatre mille mégatonnes de T.N.T. Pour le profane, cela équivaut à la force de frappe nucléaire *totale* des États-Unis. Cent grammes...

Le temps ralentit tandis que les paroles absurdes des missionnaires de l'argent et du pouvoir retentissent à l'horizon de la *dépensée*. La planète devient un peu plus grise, un peu plus tachée de sales transnationales de pacotille, un peu plus rouge du sang versé par de fanatiques râleurs. C'est le règne de l'avidité, du *greed* comme disent les *amères loques*. « 50 espèces végétales disparaissent chaque jour. [...] Deux tiers des espèces

d'oiseaux dans le monde sont menacées, et une sur dix est en voie d'extinction. [...] D'ici à 2050, la moitié des espèces que nous connaissons pourraient disparaître » (Joni Seager, *Atlas de la Terre*<sup>1</sup>). Dans l'indifférence générale, les langues, les peuples et les cultures minoritaires s'étiolent, puis s'éteignent, le processus de désertification naturelle, sociale, politique, économique et culturelle s'accélère. Tout se désintègre et intègre derechef le trou noir de la liberté *blanche*, celui de la liberté marchande, sans ride et sans histoire, constante usure de l'instant conquérant. Bientôt, les Québécois ressembleront à quelque pitoyable réserve amérindienne peuplée de folkloriques trafiquants de poutine, d'herbe à Nicot et d'eau-de-mort. Nous parlerons alors l'anglais avec un accent. Notre seule consolation sera que nous le parlerons mieux que Jean Chrétien, triste fossyeur de son peuple, roi-nègre à la dialectique creuse des joueurs de banjo. Dans cinquante ans,

Lasagne s'appellera Tremblay ou Roger D. Landry. Dans cinquante ans, deviendra-t-il un héros ou un zéro pour les lecteurs du quotidien montréalais *The Press* ?

C'est le matin. La veille, j'ai été salement congédié. « Rationalisation » qu'il dit, le patron. Plutôt une liquidation. Avant de quitter mon poste de travail, je lui jetai à la figure ces quelques mots : « Dans le mot rationalisation, il y a le mot rat ». L'intégrisme capitaliste dans toute sa splendeur. La froide Raison qui raisonne après le salaire de la peur, avant l'horodateur. À 42 ans, avec comme seul viatique ma langue humiliée, j'arpenterai les couloirs des manufactures et les centres d'emploi à la recherche du boulot précaire, avec sous le bras le *Bréviaire des vaincus*. Je rejoindrai la masse informe des infortunés du système *Kleenex*, le système qui vous jette après usage.

C'est le matin. Mes enfants partent à l'école. Aujourd'hui, ils recevront un savoir insuffisant et quelques amuse-gueule de garderie. Tout pour occuper la *dépensée*. À la radio un sidéen braille sa future agonie. Je maugrée. Puis je me tais. Le sidéen se tait. Le silence affiche complet. Soudain, le souvenir de la lente agonie de mon frère leucémique me cisaille la raison. Comment peut-on tolérer cette douleur qui brûle les certitudes, sabote la sagesse, saccage les joies communes ? C'est ainsi. Le hasard. L'indifférence génétique. La nature générale, aveugle, programmée pour produire l'éphémère et broyer l'innocent. Au plus clair de ma colère j'entends monter en moi Kathleen Battle interpréter Mozart. Mais la musique n'adoucit pas les mœurs. Seulement la lente agonie de la vie. La mienne. Celle de ma langue, de mon peuple, de ma culture. Pour l'instant, je range ma carabine à l'ombre de l'usine. Pour l'instant, je la garde chargée.

Dehors il pleut doucement. Je ne relirai pas la lettre odieuse de F.T., un poète Grévin qui s'épile la langue et le cul à la cire blanche, *homonticule* qui fait son petit tas sur le papier bible sans laisser d'adresse. Un lâche. Un de plus. À chaque instant l'homme meurt ici et renaît ailleurs, tableau noir qu'un démagogue intégriste ou capitaliste blanchira de ses folles paroles. La sapience deviendra peu à peu démente, car la parole absurde mille fois martelée est l'arme redoutable du fou et du président de la multinationale de votre coin de pays. Le bon peuple applaudit le célèbre salaud en toxédo ou le motard en retard sur la mort. Le grand crime commis en commun reste impuni. Tout au contraire de la criminalité individuelle, royaume de la petite et de la moyenne entreprise psychopathe, qui fait la joie macabre du bon peuple en mal de voyeu-risme et de frissons bon marché.

Je dépose une brassée de livres sur la table de cuisine. Devant moi, un mur de lamentations sur l'histoire inhumaine, procès-verbaux de l'ignominie, rapports d'autopsie de la Raison morte ou de la Dérison du Pouvoir. Je lis *L'État criminel*<sup>2</sup>, je lis *Le déchirement des nations*<sup>3</sup>. Je lis ces essais et maintenant je sais que je suis dans l'erreur. La nature terrestre est une erreur. La Terre entière est une erreur. De même l'homme. Et l'homme trompe l'Autre, son semblable, son frère. Avec son langage. Avec son savoir. Dans le langage de son savoir. Il se trompera toujours. Tout comme la femme qui connaîtra bientôt l'aveuglement de la domination et la folie du pouvoir. Je suis dans l'erreur mais aujourd'hui je sais : la paix impossible et son corollaire, la guerre éternelle, hantera pour toujours mes nuits d'insomnie.

### La pureté selon B.-H. Lévy

À la lecture de *La pureté dangereuse*<sup>4</sup> de Bernard-Henri Lévy, je me demande si l'auteur ne voit pas le mal partout, le Mal en tout. Livre terrible qui décoiffe même le coiffeur, dans la foulée pessimiste des commentateurs désabusés de la nouvelle Babel. Bernard-Henri Lévy y pourfend toutes les dérives de la morale et de la pensée, tous les délires de la raison. Nationalisme, marxisme, catharisme, fascisme, nazisme, stalinisme, polpotisme, jacobinisme, messianisme russe, etc. sont convoqués au procès de l'intégrisme. Tout passe à la moulinette de son analyse survoltée, éclatée, bigarrée. Avec Bernard-Henri Lévy, nous passons allègrement de la simple et universelle volonté de puissance à celle, totalitaire et sanguinaire, de la pureté. La Pureté, autre emballage rhétorique pour justifier la violence...

Le Mal, bien sûr, c'est l'intégrisme, la pureté contagieuse, qui commande autant les massacres du Rwanda que la purification ethnique en ex-Yougoslavie. Pourquoi détruire l'Autre ? Parce qu'il n'est pas pur, pardi ! Parce qu'il ne fait pas partie de la communauté, de la *bonne* communauté. Comme l'intégrisme ne croit pas au péché originel, à la Faute, il veut rompre avec la fatalité judéo-chrétienne, avec la Chute. De là, il imagine une vision paradisiaque de l'origine, une innocence perdue ou, plutôt corrompue. Pour lui l'Éden représente la Nature dans son état primitif, avant la corruption de l'homme. L'intégriste voit en tout être humain un primitif, un enfant, un innocent, cire vierge qu'il suffit d'effacer et sur laquelle il pourra graver pour l'éternité les tables de la loi originelle. Selon lui, « la nature est bonne ; la nature est sainte ; rien de ce qui touche à la nature ne devrait

« 'Changer l'homme, s'étaient esclaffés quelques-uns des derniers staliniens que j'étais allé rencontrer, au lendemain de la chute du Mur, à Berlin ? Vous n'y pensez pas ! Il n'a jamais été question de cela ! Nous n'avons jamais poussé la naïveté jusqu'à nourrir ces songes enfantins ! L'homme est un mauvais loup, voilà la vérité, et il faut avoir raison de ses instincts mauvais. C'est à cela que nous servons. C'est à cela qu'a servi, et que pouvait encore servir, ce communisme à l'agonie — dont vous regretterez la défaite plus vite que vous ne le pensez. »

*La pureté dangereuse*, Bernard-Henri Lévy, Grasset, 1995, p. 83.

« Qui sont, concrètement, les intellectuels démocrates en ce siècle ? Qui parmi eux, parmi nous, a pris la peine, non seulement d'accepter la démocratie, mais de l'aimer et, pour l'aimer, de la penser ? Qui a échappé, autrement dit, et a échappé dans la pensée, à cet étrange 'sentiment d'infériorité' dont parle Malraux dans les *Antimémoires* — cette infériorité, dit-il 'du Girondin devant le Montagnard, du libéral devant l'extrémiste, du menchevik devant quiconque se proclame bolchevik' ? »

*La pureté dangereuse*, Bernard-Henri Lévy, Grasset, 1995, p. 242.

être étranger à la bonne communauté ». Retour en arrière ? Non ! L'intégriste voit déjà se profiler le futur Éden. Donc il accélère l'Histoire par son action violente ; il utilise toutes les ressources de la science et de la technique modernes pour parvenir à son but. Pour lui, le Début est la Fin. Retours en arrière, retours en avant. Chez l'intégriste cohabitent le passéisme le plus rétrograde et l'ultramodernisme. Ayant défrôqués des Lumières, les nouveaux docteurs Folamour se repaissent autant d'un discours archaïque que de la théorie des quanta.

Comme la Nature est pure et l'Origine bonne, le Mal vient donc d'ailleurs, d'un Autre, d'une déviation du Message originel. Comme Staline a trahi Lénine, l'intégriste traque le grain de sable dans la pure machine de la dictature du prolétariat ; il combat « l'impureté tutsi, hallucinée par les Hutus », la peste juive dénoncée et extirpée par Hitler, l'Arménien traître et infidèle, etc. L'intégriste guérit la société par la purification.

Le but de toute cette violence ? L'unité sans classe ni distinction, où les vents :

mauvais de la division et de la contestation, une fois maîtrisés, ne viendront plus troubler la félicité retrouvée, celle de la Nature parfaite, pure, bonne, intègre. L'intégriste recherche le paradis sur la Terre. Il le recherche pour la suite du monde et pour l'éternité.

Au contraire de Bernard-Henri Lévy, je vois dans certaines formes d'intégrisme comme un long et patient travail de vengeance, une folle défense et illustration d'une culture dysfonctionnelle face à une domination étrangère dans tous les domaines de la religion, de la morale, de la philosophie, de la science et de la technique. Des siècles de mépris, de refoulement et de silence justifient aux yeux des intégristes leurs actions sanguinaires. Cultures phagocytées, langues balafrees, peuples déchaussés, us et coutumes décimés, religions dévitalisées. Cette pensée défensive relève d'un système philosophique fermé, obligatoirement réactionnaire, et qui se galvanise de ses blessures et de son sang versé suite aux coups de boutoir donnés par une culture étrangère dominante et dominatrice. L'intégrisme se veut aussi une réponse « territoriale » à une invasion « étrangère » qui vise sa déterritorialité.

Je vois également dans l'intégrisme un impérialisme à consommation locale, une abstinence pour nécessiteux, une façon hideuse et radicale de légitimer la remise sur les rails d'une culture déliquescence, d'un peuple à la dérive ou d'une nation en phase finale d'acculturation. Un impérialisme local, certes, mais bas de gamme, à circuit fermé, constitué de grimaces morales et de vaines tentatives de restauration du « temps perdu », recyclé à l'usage des pauvres et des esprits désorientés. Ce faisant, l'ancien esclave, devenu intégriste triomphant, brandit les dépouilles *magnées* du maître abattu avant de les revêtir dans l'obscurité, loin du peuple fanatisé. Alors l'intégriste est tout étonné de constater que ces habits usagés lui vont comme un gant. Mais un gant taché de sang.

Mais au-delà de l'analyse sociologique ou philosophique, il y a les hommes, c'est-à-dire l'*hommie*. L'homme ordinaire commande avant tout la paix dans le respect et la dignité. S'il ne la trouve pas, il doit *nécessairement* se méfier de l'Autre, se défendre *contre* l'Autre ; simple question de survie. Si l'homme ordinaire constate que sa famille, son clan ou son peuple subissent vexations, humiliations, emprisonnements arbitraires, déportations voire génocide, il doit aussitôt agir pour mettre fin aux torts subis. Alors celui qui se lève et frappe l'oppressé est un Juste. Il n'est pas un intégriste. Il défend sa peau, l'intégrité de sa peau. Malheureusement, c'est le discours que tient l'intégriste bon teint... et le Juste !

Bernard-Henri Lévy, héritier flamboyant des Lumières, n'a pas encore compris que l'être humain ne vit pas de concepts historiques. Il possède une puissante mémoire symbolique et affective chargée de millions de souvenirs teintés d'émotions, d'empreintes mnésiques indélébiles. L'homme appartient avant tout à la mémoire familiale, puis collective de son groupe, avant d'appartenir à celle, cabalistique et primesautière, des écrivains et des philosophes, ces possédés des mots. Bien sûr, s'en libérer est un signe de liberté. Mais c'est aussi le premier pas vers l'étrangeté. Plus simplement : les hommes chérissent la paix et aiment se reconnaître entre eux. Se reconnaître entre eux ? Cela leur permet de dormir la nuit sans risquer de recevoir un poignard entre les omoplates.

L'homme n'est pas fait pour vivre dans la solitude des grandes villes, dans l'anonymat nucléaire de la Raison, à l'ombre du Léviathan. Ironiquement, il doit vivre près de sa famille pour mieux la combattre car, ce faisant, il apprend à mieux se connaître. Il apprendra ainsi à devenir étranger pour sa famille avant de l'être pour l'Autre. Mais l'homme a évolué pendant cinq millions d'années dans une nature hostile, au sein de petits groupes à l'intérieur duquel chaque individu se connaissait et participait à la sécurité et à la survie de l'ensemble. Nous savons aujourd'hui qu'il faillit s'éteindre à plusieurs occasions, tellement la survie de cet être faible et chétif tenait à une multitude de facteurs environnementaux et génétiques, tous plus hasardeux les uns que les autres. Tout au long de son évolution, et malgré sa grande curiosité, l'être humain évitait les contacts avec l'étranger. D'instinct, il sait que tout contact pourrait perturber et même mettre en danger l'ensemble des codes individuels et sociaux nécessaires à son équilibre et à celui de son groupe. Pourtant, l'Autre n'apporte pas toujours la Mort. L'Autre maîtrise souvent une nouvelle culture qui pourrait favoriser sa survie.

Cette déformation socioculturelle, fruit d'une longue veille génétique faite de peur, de cauchemars et de craintes infonduées, serait à l'origine de notre malheur. Il y a peu, l'homme n'était pas un prédateur. À peine un charognard qui se repaissait des carcasses laissées par les prédateurs. Il devait se déplacer en groupe fortement hiérarchisé pour se défendre des carnassiers. Devenu prédateur impérial, il ne s'est pas débarrassé des mécanismes paranoïdes nécessaires à sa survie. Au contraire.

La crainte de la mort. La peur de l'agression. La mort. De là, son refus universel et éternel de l'Autre. Car s'il s'avance sur le territoire de l'Autre, c'est

toujours pour améliorer ses chances de survie. Mais voilà le drame : cette survie se fera toujours au détriment de l'Autre. Comme le code de survie du groupe lui commande de préserver son intégrité, il ne reconnaît tout simplement pas celle de l'Autre.

Finalement, le problème ne réside pas dans la folie intégriste. Le problème, ce n'est pas le nationalisme et tous les « isthmes ». Le problème, c'est la volonté de domination et de soumission de l'Autre dans tous les domaines de la vie. Le problème est à la mesure de l'homme qui ne respecte *jamais* le territoire de l'Autre, l'intégrité de son frère, son semblable.

## **Intégristes, les Serbes !**

Bien sûr, pour Bernard-Henri Lévy, les Serbes sont aussi des intégristes. Après la *démonisation* de ces derniers, après son film *Bosna !*, voilà que le citoyen de Sarajevo est devenu tout à coup « [...] tolérant, plein d'humour, lettré. Le Bosniaque sobre, contrairement au Serbe bourré, est un bon soldat, mais aussi un bon père, un bon mari, un bon amant, un bon copain. C'est surtout un Européen et un démocrate, quand le Serbe est un Asiatique et un nazi ». Suite à l'agitation de Bernard-Henri Lévy et de ses épigones dans tous les salons d'Occident, écrit Patrick Besson dans *Coup de gueule contre les calomnieux de la Serbie* <sup>5</sup>, « Sarajevo est devenue à la fois l'Athènes de Périclès, la Rome d'Hadrien et la Vienne de François-Joseph ». Pourtant, avant l'éclatement de la Yougoslavie et la guerre en Bosnie, l'Occident n'en avait rien à cirer de cette ville de province, et Sarajevo n'a jamais figuré au palmarès des cités éternelles, *incontournables*. Pis ! Avant la guerre, il aurait été difficile pour un intellectuel ou un démocrate de la situer sur une mappemonde, sauf bien sûr pour un athlète des sports d'hiver, à cause des jeux olympiques qui se sont tenus dans cette ville. Banaliser la barbarie serbe ? Non. Idéaliser les Bosniaques ? Encore moins.

## **Dérives prévisibles**

À cette démonisation des Serbes répondent les études des chercheurs du Centre d'études et de recherches internationales (CERI) réunies dans *Le déchirement des nations*, sous la direction de Jacques Rupnik. Selon ces derniers, le nationalisme « diverge » quand l'idée de nation ne se cristallise pas dans un État, une langue, un territoire. La Yougoslavie, par

exemple, « ne fut pas une identité, mais une idéologie, avec ses hauts et ses bas et ses différentes interprétations ». Bref, un mariage d'intérêts salement rompu par un des partenaires, rupture à laquelle répondent des ignominies et des « purifications ethniques », histoire de s'assurer de ne pas être rossé par l'ancien partenaire. Paranoïa ? Bien sûr. Mais pour le fou aux émotions dévoyées, comment s'assurer autrement de la neutralité de la minorité récalcitrante, du voisin encombrant, de l'ancien partenaire devenu adversaire ?

## Dérives compulsives

Yves Ternon nous rappelle aussi dans son essai *L'État criminel* que nous ne sommes pas à l'abri des dérives compulsives des groupes autoritaires, des peuples bellicistes ou des nations sanguinaires. Le XX<sup>e</sup> siècle a été celui des atrocités et des massacres. Il a commencé avec le génocide arménien et se termine, au moment d'écrire ces lignes, avec celui du peuple hutu au Rwanda. Entre les deux, des millions de morts dans des fours crématoires, des fosses communes, des camps d'extermination.

## Dérives organisées

Le lecteur apprendra que le génocide n'est pas un concept nouveau dans l'histoire de l'humanité. Sauf que le phénomène s'accélère et prend dans le siècle une dimension froide, clinique, monstrueuse. D'autant plus monstrueuse que « le crime est commis en commun » (Freud). En effet, une certaine complicité s'avère nécessaire pour que l'État puisse exécuter en toute impunité son horrible crime. De haut en bas de l'appareil d'État, la planification d'un génocide se mijote et se répand peu à peu, contaminant au passage, tel un virus, ses organes idéologiques et finalement tout le corps de la nation. Le génocide n'est jamais perpétré dans le désordre, l'hystérie ou l'anarchie. Dans tous les cas, le silence des bourreaux recouvre celui des agneaux.

## Des bouées

Dans son essai *La Communauté des Citoyens*<sup>6</sup>, Dominique Schnapper répond sobriement aux interrogations volcaniques et syncopées de Bernard-Henri Lévy. Pour lui, tout est affaire de dignité, de reconnaissance et de respect. « Les communautés émotionnelles [religions,

**« Les cinq siècles de domination ottomane furent une série de massacres, de pillages, d'esclavage, de déportations ou d'exil des populations chrétiennes et non une coexistence pluriethnique fondée sur un système d'égalité sociale et politique. Les Serbes orthodoxes trouvèrent dans leurs concitoyens musulmans des adversaires acharnés attachés aux privilèges que leur accordait la charia, qui avait consacré leur domination sur les Chrétiens. »**

*L'État criminel*, Yves Ternon, Seuil, 1995, p. 387.

**« Partout à l'Est, les gens sont à la recherche d'un passé radieux qui les aide parmi les décombres du communisme. Plus leurs illusions sur l'après-communisme se dissipent, plus ils veulent croire que l'avant-communisme était beau. Les formes les plus douces de ce fantasme se voient dans une mode 'rétro' qui retrouve des mots, des célébrations et des symboles du passé, y compris les rêves de restauration monarchique. Plus sinistre est la réhabilitation des idées d'alliance entre la monarchie, l'Église, l'armée et la patrie, des régimes d'extrême droite et des mouvements fascistes des années trente. Tout cela produit de dangereuses contre-histoires qui s'opposent mutuellement, surtout dans le cas de la Yougoslavie. »**

*Le déchirement des nations*, Jacques Rupnik, Seuil, 1995, p. 91.

**« Les guerres renforcent la nation démocratique, comme toutes les unités politiques, lorsque ses normes et ses valeurs sont assez profondément intériorisées par les citoyens pour que le sentiment communautaire, ranimé par la guerre, se confonde avec l'adhésion à la nation démocratique. »**

*La communauté des citoyens*, Dominique Schnapper, Gallimard, 1995, p. 46-47.

**« Les sociétés qui ne formulent plus leurs valeurs collectives et ne savent plus les défendre, au besoin par la force, ont toujours été vaincues par des ennemis moins riches, mais plus volontaires. »**

*La communauté des citoyens*, Dominique Schnapper, Gallimard, 1995, p. 197.

langues, cultures, etc.] répondent au besoin fondamental de l'homme d'être reconnu comme une personne ». D'ailleurs, il nous signale à propos que « la nation n'est pas le nationalisme », car « [l] a nation se définit par son ambition de transcender par la citoyenneté des appartenances particulières, biologiques, [...] historiques, économiques, sociales, religieuses ou culturelles », la nation définit « le citoyen comme un individu abstrait, sans identification et sans qualification particulières, en deça et au-delà de toutes ses déterminations concrètes. » Mais nous observons partout l'affaiblissement de la nation et une montée en puissance paradoxale du nationalisme. Pourquoi ? L'internationalisation des échanges et l'interdépendance des marchés et des économies bouleversent les certitudes nationales et jettent les communautés comme les minorités sur la voie des vieilles réactions frileuses et craintives. À la communauté des citoyens s'opposent aujourd'hui l'individu et ses intérêts propres, ses particularités comme son *culturisme* individualiste. Dorénavant il s'éveillera Roi face au Dollar impérial. Il commandera alors au marché qui, en retour, le couvrira de sa monstrueuse consommation. Dans le nivellement général, il brisera les bornes de l'identité ; il épuisera les idéologies obsolètes et la planète concrète, celle des Ti-Cul et des exclus, celle des *jetés-pour-compte*. L'individu deviendra le Dollar-Roi. Et personne ne se lèvera pour défendre l'intégrité de ce nouvel égoïsme. Et personne ne donnera sa vie, dans les futures guerres contre les barbares barbifiants, pour que ce *nombrilanus* perpétue sa trace de graisse dans le paysage. Heureusement, il ne connaîtra pas le paradis intégriste à la fin de ses jours. Malheureusement, il ne vivra pas assez longtemps pour le connaître.

Entre le passé et le futur, il y a ce présent qui fait dur. L'enfer d'un éternel présent... **NS**

1. *Atlas de la Terre*, par Joni Seager, « Série Atlas », Autrement, Paris, 1995, 127 p. ; 54,95 \$.

2. *L'État criminel, Génocides au XX<sup>e</sup> siècle*, par Yves Ternon, Seuil, Paris, 1995, 442 p. ; 49,95 \$.

3. *Le déchirement des nations*, sous la dir. de Jacques Rupnik, Seuil, Paris, 1995, 285 p. ; 51,95 \$.

4. *La pureté dangereuse*, par Bernard-Henri Lévy, Grasset, Paris, 1994, 303 p. ; 41,95 \$.

5. *Coup de gueule contre les calomnieurs de la Serbie*, par Patrick Besson, Ramsay, Paris, 1995, 115 p. ; 27,95 \$.

6. *La Communauté des Citoyens, Sur l'idée moderne de nation*, par Dominique Schnapper, Gallimard, Paris, 1994, 228 p. ; 39,95 \$.